

L'homme est de taille moyenne, les cheveux assez longs, un peu grisonnants, un imperméable sur les épaules, il a l'air d'un homme encore jeune qui prend de l'âge... En quittant la gare, il sort du hall où l'on s'attend à voir venir des voyageurs. Aujourd'hui encore, il se rend à l'hôtel Terminus, juste en face, une fois passé le pont devant la gare, et demande s'il n'y a pas de courrier pour lui. On lui tend une lettre qu'il s'empresse de décacheter. Il la lit : « Margarita ne viendra pas. Elle a préféré descendre chez elle, en Sicile, où elle a un amoureux. » Ces quelques mots sont écrits à l'encre violette... Il froisse la lettre entre ses doigts, la jette dans la corbeille, et sort. Il songe à Maria, à la jeune Maria, en marchant le long du trottoir en direction de sa voiture. Avant de démarrer, il songe à Venise, Venise l'envahit, il s'en souvient toujours, il s'en souviendra tant qu'il vivra ...

Ils partirent, il devait ce voyage à Eva, il le lui avait promis depuis des mois. Ils quittèrent Toulouse, la ville du Midi, au jour dit, c'était le début de l'automne, leurs chambres étant retenues au Venezia 2000, un hôtel du Lido, qui fait face à la cité édifiée sur les eaux, séparée par la lagune.

A Trieste, port de l'Adriatique qu'Eva et lui atteignirent presque par hasard, après avoir dépassé Milan, pour descendre sur la capitale de la Vénétie, ils tombèrent en panne de voiture... Ce jour-là, il pleuvait énormément. Le ciel bas et lourd, déversait par rafales, ses eaux de pluie... Ils avaient décidé de continuer leur périple par la mer... Une soixantaine de minutes sépare Venise de Trieste, par bateau.

Sur la passerelle conduisant au navire prêt à appareiller, de nationalité italienne, vétuste, noir, ils s'arrêtèrent pour contempler le paysage de mer, sa ligne d'horizon absorbée par la brume. Du pont supérieur, malgré la pluie déferlante qui trempait leurs vêtements, ils jetèrent des regards précis autour d'eux... Un matelot aux yeux bigleux, s'avança vers eux, et les entraîna, avec forces grimaces, en guise de politesse, jusqu'à une cabine d'aspect miteux, aux lits superposés, avec ses fauteuils rapiécés et sa table basse où traînaient quatre ou cinq magazines, décor rappelant une salle d'attente désuète des années cinquante... On leur fit suivre leurs bagages. Marc Lanteuil jeta un coup d'œil par le hublot, après avoir fait le tour de la pièce du regard, surpris par son aspect défraîchi... Il vit, dehors, l'eau grasse du port ternie par les décharges de mazout, fluctuer de lames minces qui venaient s'échouer sur la coque de noix du caboteur. Eva, debout, en attente, derrière lui, ne pouvait rien voir... Il se déplaça un peu sur le côté, pour lui permettre de regarder... Trieste, port de l'Adriatique, dans le golfe de Venise, ses quais semés d'émigrants chargées de hardes, faméliques, qui franchissaient la passerelle, avant de descendre et disparaître vers le pont le plus bas, proche des machines.

Lanteuil revint en arrière, comme si sa vision des choses se déroulait en un film que l'on repasse au ralenti, se souvint... La casquette d'officier de marine sur l'oreille, un homme à la barbe de patriarche, les reçut derrière son comptoir, souriant et dégagé, avec l'air d'un directeur de cirque ou de tournée de province, comme il faisait, pour inscrire les voyageurs, en leur délivrant leurs billets. « Venise ! », déclara-t-il, en étendant le bras... « Venise première ! Voilà, messieurs dames ! ». Il apposa sur le tableau de bord sa signature qu'il ponctua d'un coup de tampon, et leur tendit leurs laissez passer :

— Madame et monsieur, ajouta-t-il, si je peux me permettre... vous allez à un bel endroit... Venise, paraît-il, menace de s'effondrer... des ragots ! Venise ! Quelle merveille, quel charme pour des gens cultivés... Son passé, ce qu'on y voit aujourd'hui : irrésistible ! »

Par ses mouvements rapides, le bavardage incessant avec lequel il accompagnait ses moindres effets, il avait quelque chose de dérangeant. Fallait-il encore qu'il en rajoutât, pour leur assurer qu'il était interdit de revenir en arrière, de remettre leur décision de rejoindre Venise, par la mer ?

— Faites attention au contenu de vos bagages, ajouta-t-il, aimablement, en faisant allusion à l'aspect guindé, plutôt réservé, de leurs personnes... Il y a beaucoup de rats d'hôtel ici, ajouta-t-il, inclinant son index vers le bas, en faisant allusion au dernier pont, celui de la salle des machines... Ils se disent tous réfugiés politiques, maltraités dans leur pays... Quelle époque, on aura tout vu ! L'exode de ces milliers de malheureux qui recherchent le bonheur, comme si on ne pouvait jamais le cueillir au pas de sa porte... Un rayon de soleil, le matin, dites-moi, n'est-ce pas déjà le bonheur... Quand on a le ventre creux, évidemment ! Bon séjour, messieurs dames... La Rose de Trieste, vous accueillera dans ses flancs, pour une bonne petite heure, évidemment... Amusez-vous bien, si je peux me permettre, ajouta-t-il, en faisant une révérence de théâtre... C'est un honneur pour moi de vous transporter...

— Messieurs ! sa voix tonitruante résonna dans le hall d'entrée. Il appela les suivants comme si on faisait queue à la porte, alors qu'il n'y avait personne, puis se mit à chanter la chanson de Toto Cutugno, « L'italiano », dont il connaissait les paroles :

— Lasiate mi cantare, perque yo sono fiere... Sono italiano, un italiano vero...

— En voilà un qui est gai, dit-il à Eva... Il ne se laisse pas abattre.

Il se tourna vers elle, qui n'avait presque pas bougé. Eva rit doucement, en guise d'acquiescement, considérant le décor de la pièce :

— Oui, murmura-t-il... bien sûr ! en considérant l'état de la cabine ... mais il n'y en a que pour une petite heure, sois patiente.

Eva sourit. Malgré leurs six ans de différence d'âge, cela ne se remarquait pas dans la physionomie des voyageurs, on les aurait cru issus de la même génération, jeunes d'esprit, tous les deux, la plus âgée étant la sœur, une femme fine, encore belle, habituée à un cortège de soupirants. Lanteuil la trouvait assez prude, en ce début de vingt et unième siècle, en décelant parfois dans son regard à peine fier, l'idée rassurante de se sentir indépendante des hommes, vers le milieu de la cinquantaine. Ses traits fins, réguliers, ses yeux verts, transparents à la lumière du jour, au point qu'on dirait de l'eau de source qui scintille au soleil... Brune aux yeux verts, bien faite, mariée, autrefois, divorcée, mère de deux filles, grand mère aussi. « On ne peut rien faire contre sa descendance, sinon d'y trouver le plus souvent, des racines », songeai-t-il parfois, en l'observant. Eva, par sa jeunesse d'esprit, sa spontanéité, sa fraîcheur, le naturel de son maintien, pouvait donner une image de la féminité, en éblouissant plus d'un, sans le chercher vraiment. Il suffisait qu'elle fût dans un cercle de gens ou d'amis, pour sortir du lot, en faire, en quelque sorte, une façon de penser bien à elle, en les sensibilisant, en les humectant de l'oxygène qu'elle irradiait. Elle était gaie en société, verte, comme on peut dire d'un beau fruit encore à venir, avec, par pudeur, un manque d'orgueil, ou d'ambition pour sa personne. Sans le savoir, Eva était encore dans le printemps de sa vie, même si sa sensibilité semblait prendre le pas souvent, sur le désir des hommes, ceux qui tournaient autour d'elle. Elle n'avait que trop tendance à s'occuper des siens, ses petits enfants, motivée par leur croissance, jouant avec eux, naïvement, les éveil-

lant, préoccupée aussi par ses deux filles, les problèmes qu'elles rencontraient dans la vie, allant jusqu'à oublier sa vie personnelle, sentimentale, affective. Son frère trouvait dommage qu'elle s'investît absolument dans sa notion de descendance, faisant fi de son identité personnelle, de sa réalité de femme courtisée, à la vue de ceux qui lui tournaient autour, en phalènes autour d'une lampe, relégués sur un plan intermittent. « C'est dommage, pensait Lanteuil, qu'elle ne pense pas suffisamment à elle... » Eva, investie d'un charme inouï, sans en avoir vraiment conscience, laissait s'écouler le temps, les années, sans y attacher vraiment d'importance... « Qu'est-ce qu'une vie ? Tu sais, Marc, tout ça... », son regard semblait vouloir dire des choses... Elle n'était pas vraiment du siècle, ressemblait à ces femmes romantiques et bourgeoises du siècle dernier, celles dont le témoignage nous est donné par les romans de Stendhal. En songeant à sa soeur, Marc Lanteuil ne pouvait s'empêcher d'établir un lien avec l'évocation charmante de Madame de Raynal, dans « Le Rouge et le noir... ». Il manquait Julien Sorel, mais il aurait été immanquablement éconduit, elle n'avait pas des idées semblables, trahie par son mari, d'abord, l'idée de refaire un jour sa vie ne lui venant pas à l'esprit. Sur le plan intime, elle semblait s'être refermée sur elle-même, comme un escargot dans sa coquille, quoique toujours attentive, attentionnée au charme qui la rendait lumineuse, mais ne se concevant pas comme un objet de convoitise pour les hommes...

Avec ses quarante huit ans passés, Marc Lanteuil dénotait un peu d'embonpoint, quoiqu'il pût plaire encore, mais n'en savait rien. Il lui manquait de faire du sport. Cela ne faisait pas partie de ses habitudes, il ne l'avait pas intégré à son comportement. Un peu d'exercice le matin, pour se donner le change, faire quelques assouplissements, très léger. Il estimait qu'il avait autre chose à penser, ou à faire, que de courir dans les rues, sur les trottoirs, en bas-

kets, short, ou survêtement, le long des espaces verts. Il fumait trop aussi... Est-on vieux à notre époque, à l'approche de la cinquantaine ? Eva et lui se ressemblaient, mais ce n'était pas dans les traits, un air de famille plutôt, une sorte de simplicité, de bienveillance qu'ils diffusaient à ceux qu'ils rencontraient, lorsqu'ils étaient ensemble, au point qu'on aurait pu les croire mariés. Une sorte d'absence de préjugés aussi... Les gens ont le droit de s'exprimer tels qu'ils sont, et si on ne les aime pas, il suffit de leur tourner le dos, sans raillerie, sans entrer dans leur jeu... Lanteuil savait cela depuis longtemps, même s'il lui arrivait parfois d'oublier de se préserver, malgré sa conviction qu'un cheval de course ne fait jamais un cheval de labour, et vice versa. Célibataire endurci, il aimait les femmes, pourvu qu'elles fusent à son goût, en fussent surtout réceptives. Sur ce plan-là, il n'était pas heureux... Disons qu'il aimait les femmes en général, mais sans pouvoir toujours satisfaire à ses désirs, il en souffrait. D'ailleurs, les femmes n'accaparaient pas sa principale préoccupation, contraint d'en user par nécessité, sans l'avouer à sa sœur, il avait souvent recours à des professionnelles... Ils fermèrent à clef leur cabine, revinrent sur le pont, pour marcher... Dehors, il régnait une atmosphère hostile, le vent soufflait par rafales, l'air était saturé d'humidité. La pluie fine continuait de tomber. L'horizon n'était qu'une masse informe, plombée. La mer était grise, le ciel aussi.

A travers le rideau de pluie, lancinant, monotone, gagné par une certaine mélancolie, Lanteuil songea à la voiture qu'ils avaient dû abandonner, un peu avant Trieste. C'était toujours comme cela que ça se passait, sans prévenir... Il s'était fait remorquer par un garagiste, à la périphérie de la ville. Il ne parlait pas l'italien, juste quelques mots. En mêlant le français et l'espagnol à l'italien, il avait réussi à se faire comprendre. La panne était sérieuse, une semaine de délai nécessaire pour changer la pièce, effectuer la ré-

paration : un défaut d'alimentation dans le système d'allumage électronique. Juste le temps qu'ils envisageaient, avant leur départ, de consacrer à Venise : huit jours, une semaine entière. Partis un peu à l'improviste, sans horaire, ni itinéraire de départ, ils savaient seulement qu'ils devaient longer la côte pour rejoindre Venise. Mais au fur et à mesure, le voyage se précisait, prenait forme, il n'y avait plus de doute, ils allaient bien quelque part, au delà de Milan, le regard tourné vers l'Adriatique, même si la cité des Doges n'en était pas à deux touristes près. S'il n'y avait pas eu cette panne, ils y seraient déjà... Il avait promis ce voyage à Eva. On était dimanche, la voiture serait prête le samedi suivant. Ils la récupèreraient avant de rentrer en France. La possibilité leur était donnée, à l'occasion de leur séjour à Venise, sans vouloir chercher vraiment le dépaysement, de se projeter dans l'avenir, de vivre et de résoudre certains problèmes, par un changement de climat, d'état d'âme, ce qu'ils auguraient de la part de la ville millénaire, propice à l'envoûtement, par sa beauté, son charisme exceptionnel, l'engouement des touristes, séduits comme eux par son charme suranné, curieux de leurs réactions et de celles des autres, la cité immergée depuis des siècles garantissant la qualité par le raffinement des œuvres qui l'encensaient, encore, et encore, par son climat, leur donnant l'occasion de changer provisoirement de peau, de muer. On les avait prévenu. Le mythe de Venise faisait partie du patrimoine de l'humanité avec sa beauté finalisée, authentique, celui d'une cité hors du temps. Sans en être vraiment conscients, subjugués, ils ressentaient en eux le vague sentiment que l'on éprouve à l'idée d'une petite parcelle d'inconnu, propre à bouleverser pendant quelques temps, les notions, les habitudes, au détriment d'un confort où l'on se sent mentalement à l'aise, au point de le confondre avec la réalité de tous les jours. Il faut percer de temps à autre le cocon qui protège d'une autre réalité, il faut casser la coquille, comme un

poussin qui voit le jour. Ils espéraient de Venise qu'elle leur servirait, pour quelques temps, de catalyseur. Tous les espoirs leur étaient permis, malgré la déconvenue de la panne de voiture. Sans s'interroger sur leurs espoirs vains, ils étaient venus, peut-être, pour faire le point, motivés par des circonstances nouvelles, pour voir avec des yeux neufs et clairs, par curiosité, autant que par nécessité, même si leurs conceptions divergeaient quelque peu sur ce qui méritait d'être vu. Quoi qu'il leur en coûtât, si l'occasion se présentait, ils se sentaient prêts à faire face ensemble au moindre problème. Il y a toujours un imprévu, où que l'on se rende, parfois même dans le décor de sa chambre, cloué sur un lit. La vie est imprévisible...

Sur le pont, près du bastingage, devant la foule désœuvrée flânant sur le quai, curieuse de voir partir le bateau et les passagers, ils observaient le port, prenaient la pose, comme devant l'objectif... La Rose de Trieste, un bateau de moyenne importance, de la taille d'un cargo, fit sourire Marc Lanteuil... Il songea à l'ambiance du port de Rotterdam, où il avait pris un paquebot transatlantique qui devait le mener, bien des années auparavant, en Australie... L'Australis, de la Chandler Line, un paquebot pouvant recevoir trois mille passagers, la plupart des immigrants : allemands, hollandais, anglo-saxons, très peu de français, luxembourgeois, belges, en route pour la terre promise, faisant route par le Cap de Bonne Espérance, le canal de Suez étant fermé à cette époque, par suite de l'embargo décrété par Nasser. C'était loin tout ça...

Les passagers de seconde classe, installés à l'avant, sur des ballots et des chaises, s'abritaient de leurs parapluies, du capuchon de leur imperméable. D'autres n'ayant rien pour se protéger, se massaient à l'abri sous l'auvent du pont supérieur, pressés les uns contre les autres. Sans le dire à Eva, il songea qu'il aurait préféré un bateau à classe unique, comme l'était l'Australis... La pluie tambourinait

sur le pont, parfois se faisait plus fluide, plus légère, tantôt plus intense... Des coups de sirène envahissait le port, d'un concert de meuglements, où les plus forts tonnages avaient l'avantage. On entendait des bruits, des cris de voix, des grincements de poulies, de palans, d'ordres donnés dans toutes les langues. C'était une activité incessante, déroutante... Impossible de penser dans un vacarme pareil. Pourtant, non sans dépit, Lanteuil ne pouvait pas s'empêcher d'établir des comparaisons, d'en vouloir aux italiens, au monde entier, d'établir des hiérarchies, autant de castes qu'il était nécessaire, parmi les occupants des navires, à cause des moyens financiers, de la culture, de l'intelligence, de la race, de l'éducation, des origines ethniques... « Il en a été toujours comme ça, songea-t-il, les plus forts ont l'avantage, les plus munis. Et que roule la différence essentielle entre les hommes, quoiqu'ils fassent, ils seront toujours exploités par l'homme... Les romains avaient leurs esclaves, les italiens, comme en France, ont leurs immigrés... Il avait fait partie du sous-prolétariat australien. Là-bas, dans ce pays, les « fuken bastards » à l'époque, les putains de bâtards, n'avaient le droit de rien dire, on les acceptait... Il était, comme eux, aussi, un émigrant... » Les voyageurs de première jouissaient de toute la vue de l'horizon bouché, en ce début de matinée d'octobre. La plupart des passagers, à part ceux du pont de première classe, clientèle assez aisée, par rapport à ceux du pont inférieur, en majorité des apatrides, prêts à aller travailler et vivre dans un pays au niveau de vie économique plus élevé que le leur, semblaient émus, désireux de voir le bateau quitter le port. En bas, la faune représentée par ces immigrants, semblait plus tendue. Ils étaient cependant des élus, un certain lyrisme transparaisait dans leur façon d'être, de respirer, de réagir, avec leurs yeux grands ouverts, hallucinés par la faim, l'impression singulière qu'ils jouaient leur vie, en ce jour de pluie, comme on joue au poker, qu'ils tendaient vers quelque chose

d'important, un but encore incertain... Ils avaient choisi l'aventure, même si leur épopée se transformerait un jour, en routine, en dégoût peut-être, de vivre... La pluie tombait toujours, encore plus fine. On ne verrait pas le soleil, pas même dans l'après-midi. Le bateau quitta le quai. Ils perdirent de vue le port, les îles. La côte disparut bientôt sur l'horizon embué. La cheminée, sur le pont frais lavé, crachotait des bouffées d'humidité qui ne pouvaient pas sécher. Au bout d'une demie-heure, la pluie redoubla, Marc Lanteuil et Eva regagnèrent leur cabine. Ciel plombé comme un ciel d'Angleterre... Il y avait la télévision à bord, dans les cabines, avec supplément, un poste de télé adapté au roulis, paré, vissé au murs, contre les assauts des tempêtes, des marées. Venise n'était pas si loin. Ils ne l'allumèrent même pas le poste. Attente... Il faisait frais. Il semblait que l'angoisse dût grandir à mesure qu'il approchaient du but. Venise n'était pas seulement un nom, un but quelque part en mer, mais un mythe millénaire qui enfantait les pires suggestions, dans l'appréhension, au premier coup d'œil qu'ils jetteraient sur la ville, qu'ils en recevraient en retour un sourire de bienvenue, mais la ville aquatique, dans son indifférence à l'égard des visiteurs, continuerait son chemin immuable à travers le temps comme une déesse, une momie surgie du fond des eaux de sa gloire passée pour défier le temps à venir, éternelle...

Le Lido, une bande de terre, juste en face de la Sérénissime, long de plusieurs kilomètres, avec ses voitures, sa circulation, ses cyclistes. Ici, la vie reprenait son cours. Leur hôtel était situé dans une position tranquille, le long d'une plage de sable fin, à quinze minutes de la station du vaporetto : une suite au Venezia 2000. Du seuil de la terrasse, on leur avait assuré une vue exceptionnelle, d'un côté, sur le bassin de San Marco, de l'autre, sur la mer. Le Lido, avec l'hôtel célèbre où se tourna « Mort à Venise », de Visconti, inspirée de l'œuvre de Thomas Mann... Ils

préféraient être à l'écart de la ville proprement dite, user du « vaporetto », des barques-gondoles pour se rendre à la Place San-Marco, par le Grand Canal, en face... Place San-Marco, cœur de Venise, synthèse de mille ans d'architecture, dans la boucle sud du Grand Canal, inondée en hiver, par l'« acqua alta », déroulant la symétrie de son beau tapis de dalles noires, blanches, au pied des monuments les plus célèbres, palais et églises à foison. Ses terrasses de café envahies par les touristes, ses nuées de pigeons... A la mauvaise saison, le vent du sirocco imposait un aspect de fin du monde dans les « calle », ruelles désertées, autour de la place San Marco, ses armées de pigeons dévorant la pierre de leur fiente acide, l'ensemble architectural exceptionnel du site, d'une surprenante unité, menacé par l'érosion, la sensualité de l'Orient l'emportant sur les rigueurs du gothique, les hordes de touristes arpentant les dalles d'Emilie, les pierres blanches d'Istrie...

Quand une ville se peuple de promeneurs, elle ressemble à un dimanche interminable... Pouvait-on stopper la lèpre des pierres, des sculptures, l'érosion des fresques, des peintures, qui permettaient de mesurer à l'œil nu la marche d'une quasi destruction ? Ils n'avaient jamais vu Venise, la nuit... On pouvait marcher des heures, paraît-il, sans rencontrer personne, seul le bruit des pas se répercutant sur les parois d'une ruelle étroite. Les piazzetas étaient des poches vides trouées de vent, traversées à la hâte, exposées à une coulée de lune, dans la brume dense des canaux. Quand le sirocco soufflait trop de vigoureux, il soulevait la marée montante, l'Adriatique s'engouffrait par les entrées de la lagune...

Il avait projeté de marcher seul, le lendemain de ce premier jour, à Venise, de marcher et se perdre sans fin, dans les étroites venelles du labyrinthe de pierre et d'eau... Faire halte dans un « bacaro », un bistrot vénitien,